

Casser le silence

FRÉQUENTER des écrivains fâchés avec les honorables, les respectables, les gagnants d'un monde quelque peu dégoûtant est une émotion vivifiante. Ainsi, découvrir Félix Pyat suscite une certaine admiration tonique, car il fut d'un emportement et d'une obstination devenus rares. Pyat (1810-1889) est un jeune homme de bonne famille, extrêmement riche (un temps), comme son camarade Eugène Sue, et qui lui aussi tourne mal. Non seulement il écrit des mélodrames qui font le bonheur du boulevard du Crime, mais surtout il donne dans la politique. Republicain avec intensité, il collabore aux journaux d'Alexandre Ledru-Rollin et de Godefroy Cavaignac, se bat sur les barricades en juillet 1830, alterne les mandats de député et les exils, prend part à la Commune, est condamné à mort; et tout du long d'une vie mouvementée, il parle et il écrit. Pyat est un pamphlétaire intrépide (1). Il a en particulier une obsession, le refus de toute présidence de la République : « *Pas de présidence du tout, ni par la Chambre, ni par le peuple.* » Car « *qu'est-ce que la présidence ? Une royauté temporaire.* » Une seule solution : « *L'expérience a été faite de la non-présidence en [17]93. Le Comité de salut public avait sauvé le pays.* » D'ailleurs, « *la France a fait quatre révolutions* » et pour arriver à quoi ? « *À un bon bourgeois* » – il s'agit en l'occurrence de Jules Grévy. Il en vient à écrire un assez surprenant « *Toast à une balle* », que publie le journal du merveilleux

Maurice Lachâtre, éditeur de Louis Blanc, de Sue et de Karl Marx. Cette balle, qui vient de tuer le journaliste Victor Noir, il la prie de se ressaisir et de tuer les tyrans, puisque le « *sublime et stupide peuple* » se laisse vaincre... Pyat est un fervent du régicide, et le clame avec vigueur. « *Le dernier survivant du dandysme révolutionnaire* », comme disait Séverine, n'est pas irréprochable, loin de là. Il défend le droit au travail, mais semble discret lors de la répression de juin 1848. Il est omniprésent pendant la Commune, maximaliste, se prenant pour Marat, mais disparaît lors de la « *semaine sanglante* ». Mais ce qui nous est proposé dans ce recueil bienvenu, c'est la flamme de son verbe, son sens du burlesque et de l'invective. Il y a là une vigueur joyeuse qu'on ne peut que saluer.

Un siècle plus tôt, Jakob Michael Reinhold Lenz choquait les gens normaux et était classé comme un infréquentable. Lenz (1751-1792), né à Riga, sujet russe de langue allemande, famille bien sous tous rapports, père pasteur puis évêque, choisit d'écrire plutôt que de passer les examens qui lui donneraient un métier. Il est ami avec Goethe, il est un auteur de théâtre qui secoue les vieilles formes et ouvre à des nouvelles (*Le Précepteur, Les Soldats...*), mais il est malade, du mental, de la sensibilité, de l'inadaptation. Georg Büchner, l'auteur de *Woyzeck*, racontera, quelques

décennies plus tard, l'un des épisodes de la vie de Lenz, de façon si nette et étincelante que le dramaturge en devint une légende (2). Le romancier allemand Gert Hofmann (*La Chute des aveugles*, Laffont, 1987; *Notre philosophe*, Actes Sud, 1999), dans la ligne même de Büchner, raconte pour sa part le retour de Lenz dans sa famille, onze ans après son départ (3). Et c'est retournant. Lenz évoque ses années d'errance, ses aspirations, ses résolutions. Il parle à son père, il suit son père, qui ne dit rien, qui n'écoute pas, qui s'occupe de la fête à venir dans son petit palais. Lenz revient sur sa « *maladie* », sur ce qui le saisit parfois d'étrangeté, sur son exil de la « *normalité* », sociale et psychique. C'est tout. Haché, saccadé, poignant. Et obstiné. Solitude mortelle dans un monde efficace, qui tranquillement cherche à l'anéantir. Parfaite merveille déchirante.

EVELYNE PIEILLER.

(1) Félix Pyat, *Contre la présidence et autres écrits pamphlétaires*, textes présentés par Guy Sabatier, Non Lieu, Paris, 2022, 103 pages, 12 euros.

(2) Georg Büchner, *Lenz, Le Messenger hessois, Caton d'Utique*, traduction de Henri-Alexis Baatsch, Christian Bourgois, Paris, 2014.

(3) Gert Hofmann, *Le Retour à Riga du fils prodigue J. M. R. Lenz*, traduction et postface de Henri-Alexis Baatsch, Pontcerq, Rennes, 2022, 86 pages, 9,50 euros.